

JE NE SAIS RIEN DE JULES-ARTHUR

Je ne sais rien de Jules-Arthur

JE NE SAIS RIEN de Jules-Arthur de la Crapaudine ; je l'ai toujours rencontré en coup de vent. J'ai cette photo dans le désert avec les casques, dans un groupe, et c'est à peu près tout.

Il tenait ce surnom du supplice subi plusieurs fois, les membres attachés derrière le dos, et pendu au soleil.

Sa mère Rosa n'était pas pauvre, mais il plaignait souvent une pauvre tante : Sabine l'amie de Jo, sur l'Ourcq. Il en parlait à mi-voix, tête baissée.

“Sabine avait attendu Jo tout le temps sur le fossé, près de la voiture, ne sachant l'ouvrir, plus de deux heures en plein soleil. Quand je suis arrivé elle m'a demandé en toute hâte un morceau de pain, au bord du malaise.

Il pleuvait.

Elle était trempée.

Elle n'avait pas mangé depuis cinq heures du matin.

Parfois elle vient en ville pour faire ses courses avec le vieux bus qui part en début de matinée d'Aulnay et qui s'arrête sur la place centrale du village. Elle y attend du matin jusqu'à la fin de l'après-midi en passant d'un lieu public à un autre pour ne pas dépenser un café : d'abord dans le dernier magasin, puis à la poste jusqu'à sa fermeture de midi, parfois dans l'abri réservé au bus ou (s'il fait trop froid, en hiver), dans la pharmacie.

Malgré sa pauvreté, quand je l'emmène en voiture, elle achète toujours pour moi du pain, des pétoncles, une boisson,

des fèves, des saucisses, du jambon.

À présent elle part en avant quand elle porte des cabas trop lourds, et il lui est définitivement impossible à son âge de se muscler le dos ; elle s'est affalée plusieurs fois dans le bus en dispersant toutes ses affaires ; quelques jeunes gens se sont empressés de l'aider.

J'ai vu toute sa figure choir, toute sa silhouette s'avachir et ses traits s'effondrer dans un surcroit de plis comme un torchon jeté d'une table, un foulard qui s'évase et qui fond en se réduisant au sol.

Je lui donne des livres qu'elle ne peut plus lire car elle n'a pas changé de lunettes depuis dix ans : les siennes lui servent de vague loupe pour lire des indications vagues sur des boîtes. Sa mutuelle ne lui rembourse rien.

Je lui avais demandé ce matin de traverser la rue jusque chez l'opticien, pour voir si elle pourrait bénéficier d'une paire gratuite en prenant une monture ordinaire, mais elle n'a pas même eu la force de faire cela. Elle a préféré rester assise sur le rebord du fossé à côté des petits arbustes, en plein soleil.

J'aimerais bien la mettre de force dans la vie avant qu'elle ne meure, comme on passe un animal à travers un soupirail, mais je n'y arrive pas, et désormais à son âge c'est foutu.

Elle a dû aller au cinéma deux ans dans sa vie, du moment où Jo a commencé à la fréquenter jusqu'à ce qu'un même naisse, et après plus rien, plus de sorties, sauf la plage, ou la campagne et la pêche, avec de vagues piques-niques et la plupart du temps l'horreur de la Tribu des Statiques et des Goinfres.

Après : les deuils et les restes. Elle n'a plus fait qu'attendre qu'il rentre saoul, de plus en plus tard. Il ne la battait pas, il avait l'œil vaseux, il titubait, mangeait bruyamment ses haricots en rotant sur des tangos à la radio, et se réservait de jouer des soufflets au lit. La nuit elle l'entendait tâtonner jusqu'au pot de chambre pour changer longuement l'eau de ses olives en laissant la porte de derrière ouverte abondamment.

Sabine n'a jamais rien connu de formidable ; elle était obligé de faire cul bas à l'épicier en bas du Couvent des Sœurs ou sur les bords du canal, pour que Jo puisse manger quelques œufs avec les aillettes du jardin.

C'est vrai que moi-même je ne suis jamais allé à l'Opéra de toute ma vie ; quelquefois aux concerts des kiosques mais au moins une ou deux fois au théâtre aux armées, alors qu'elle n'a connu que celui du patronnage, fillette, à l'époque de la vulve de pollen. Toute une vie."

*

Jules-Arthur séjourna peu dans le pays d'Orphée, chez les Cimmériens puis les Arimaspes... émiettements divers sous le vent du Nord... fragments éparpillés par le regard de Borée dont les griffons gardent l'or si cher.

Il y avait chez lui Arthur, conscient de son appétit, de la connaissance à accroître, la résistance de la tête brûlée, "l'Africain", comme on dit.

Comptable, il s'autorisait par lui-même : "Je m'autorise par la présente, usant de la rhétorique en vigueur dans la guerre..." Ceci en bonne et dûe forme.

« Attends ! » lui disait-on enfant, « mets-toi tout de même un peu de poudre. Allons, les godillots, au mur ! »

Au Louvre il préférait les fenêtres ; à Londres il courait sur les docks parmi les bancs vert cru, la mitraille éblouissante du soleil, par l'échancrure énorme de la vallée sur le lac de la Serpentine.

Zéphyr des prés et scènes métropolitaines. Il a pris des trains envahis de singes qui détruisaient tout à travers les wagons.

* *